

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le prescrit et le vécu
La prédication à Montréal de 1800 à 1830 par Louis Rousseau

Nive Voisine

Number 7, August–September 1977

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40467ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Voisine, N. (1977). Le prescrit et le vécu : *La prédication à Montréal de 1800 à 1830* par Louis Rousseau. *Lettres québécoises*, (7), 56–57.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1977

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le prescrit et le vécu

La prédication à Montréal de 1800 à 1830 par Louis Rousseau

En cette semaine du patrimoine où j'écris ces lignes, il n'est question que d'arts et traditions populaires dans les média d'information. Et, dans tous les cantons, on a sorti les violonneux des boules à mites pour les exhiber devant les foules sautillantes. C'est la fête, enfin, au Québec.

J'avais prévu profiter de cette occasion pour présenter un ouvrage sur le folklore, ou les coutumes anciennes, ou la vie traditionnelle. Je dois avouer que je n'en ai pas trouvé de suffisamment intéressant pour me risquer à en parler. Pourtant, depuis que les Québécois sont fébrilement en quête de leur identité, on n'a jamais autant rappelé les arts et traditions d'autrefois. Dans la région de Québec du moins, chaque station radiophonique a son «ethnologue» de service qui s'émerveille devant tout ce qui sent le vieux et la campagne; heureusement que leurs propos sont fugaces, car ils charrient davantage de naïvetés que de renseignements solides. Même la sublime Radio Canada montréalaise loue les services de notre candide VLB national qui y débite avec assurance ses énormités habituelles. Qui n'ont même pas la saveur de l'inédit puisqu'il puise sans vergogne dans son *Manuel de la petite littérature québécoise*, ce monument d'ignorance victorlévisienne où la beauté des illustrations et des textes reproduits est irrémédiablement gâtée par les élucubrations du rapporteur-éditeur. On peut dire la même chose de ces soi-disant études ethnologiques qui déflorent de beaux sujets par un traitement inadéquat d'un matériau parfois de grande qualité. Malheureusement telle est la vogue de l'ancien que même ces écrits médiocres se vendent bien. Mais vaut mieux n'en pas parler.

A quelque chose malheur est bon. Cette pénurie de bons ouvrages en arts et traditions populaires me permet enfin de traiter d'un sujet qui me passionne: les nouveaux courants en histoire religieuse. Et je le fais avec beaucoup de plaisir à partir de la thèse de doctorat de Louis Rousseau, *La prédication à Montréal de 1800 à 1830, approche religiologique*¹ qui m'apparaît une oeuvre originale et riche qu'on a tout intérêt à connaître.

Le sous-titre *Approche religiologique* rappelle dès le départ la nouveauté et les limites de cette étude sur la prédication des sulpiciens à la paroisse de Montréal au début du XIXe siècle. Il s'agit d'un travail historique qui replace les sermons dans un contexte de temps et de lieu précis; mais l'auteur va au delà d'une simple démarcation des thèmes et des idées pour, à partir d'un modèle conceptuel, se consacrer à une étude structurale des représentations religieuses véhiculées par la prédication.

Ce dessein aboutit à trois parties bien distinctes, même si l'auteur les a reliées entre elles. La première

nous décrit l'action des Sulpiciens à Montréal. Je l'ai particulièrement goûtée, car il existe peu d'études sur cette importante communauté, hormis les écrits aujourd'hui vieillies de Mgr Olivier Maurault. Or, seigneurs de l'île de Montréal et seuls curés de l'unique paroisse pendant longtemps, les sulpiciens ont joué un rôle immense dans notre histoire, se sentant même assez forts pour résister à deux évêques, Mgr Jean-Jacques Lartigue et Mgr Ignace Bourget. Rousseau nous dévoile une mince partie de leurs travaux, mais c'est assez pour souhaiter qu'un historien s'attelle à la tâche de nous les faire connaître plus amplement.

Le modèle conceptuel décrit par l'auteur dans sa deuxième partie apparaît, comme tous les modèles du genre, plus ou moins ésotérique. Mais celui de Rousseau est clair, bien charpenté et solidement expliqué. Il s'appuie surtout sur une théorie de la religion fortement influencée, il le reconnaît, par les écrits de Jean-Paul Audet. Les spécialistes peuvent y trouver ample matière à discussion et, d'ailleurs, Rousseau lui-même note en conclusion quelques faiblesses trouvées en cours de route.

La partie essentielle de l'étude s'intitule *Structure des représentations religieuses*; elle sort directement de l'application du modèle conceptuel. Tout originale qu'elle soit, elle devient un peu ennuyeuse par la répétition des mêmes procédés. Est-ce le prix à payer pour rester fidèle à la méthode scientifique? C'est dommage, car ces pages fourmillent de renseignements intéressants sur l'enseignement donné et les comportements exigés. Il ne manque qu'un souffle de vie pour arriver à une lecture passionnante.

Je crois néanmoins que cette étude historique est à lire, car c'est une oeuvre de pionnier qui pose nombre de problèmes et qui peut susciter plusieurs travaux complémentaires. Pour ceux qui aiment ce genre d'histoire, la thèse de Louis Rousseau ouvre des perspectives intéressantes et elle peut servir de modèle à ceux qui veulent étudier le message de l'Église. À ceux aussi qui veulent connaître la *religion prescrite* au Québec.

Cependant, tout en acceptant le bien fondé et la qualité de ces travaux scientifiques, j'avoue être moins attiré par eux que par l'étude de la *religion vécue* par le peuple. Nous la connaissons si peu qu'il devient urgent de se pencher sur la religion des «hommes quelconques», comme dit Jean Delumeau, pour atteindre la vie religieuse non plus d'en haut, mais d'en bas, non plus au niveau des doctrines et des docteurs, mais à celui des foules anonymes. En utilisant, bien sûr, les méthodes de l'histoire des mentalités qui ont permis d'ausculter avec

beaucoup de succès en France la foi, la pratique chrétienne et la morale du peuple. Les voies et les documents sont multiples: en France seulement,

on s'est efforcé, rappelle Delumeau, de comptabiliser les fidèles qui communiaient les jours de fêtes à Bruges au XV^e siècle et au XVI^e, les ordinations sacerdotales en Avignon au XVI^e siècle, à Reims et à Gap au XVIII^e, le fléchissement du nombre des Huguenots dans le diocèse de La Rochelle entre 1648 et 1724. On a soumis des rétables bretons des années 1600-1800 à un questionnaire extraordinairement serré portant sur les thèmes figurés, les matériaux utilisés, les techniques mises en oeuvre, le lieu du culte considéré, etc. (...) On a mis sur fiches des comptes rendus de visites pastorales, des séries d'ex-voto, des centaines de récits de miracles. On a porté sur la carte les lieux de provenance des réfugiés français à Genève au XVI^e siècle, les couvents et confréries de Provence sous l'Ancien Régime, les activités missionnaires du Père Maunoir en Bretagne et de saint Jean-Eudes en Normandie, etc. (...) L'essor de la démographie historique (...) a conduit à questionner les registres paroissiaux sur le comportement sexuel de nos ancêtres. Les archives judiciaires méthodiquement consultées éclairent la criminalité d'autrefois. Enfin, les belles études MM. Philippe Ariès, François Lebrun et Michel Vovelle tentent de cerner au plus près les attitudes devant la mort dans la civilisation préindustrielle: textes médicaux, exhortations religieuses, récits d'épidémies, chroniques diverses et surtout testaments sont alors mis à contribution et placés sous de multiples projecteurs.²

Qui dira que l'historiographie québécoise n'aurait pas avantage à s'inspirer de ces modèles pour cerner le phénomène religieux si important dans notre passé. Pourvu qu'on ne s'enferme pas dans le concept essentiellement ambigu de *religion populaire*. Car que signifie exactement l'épithète «populaire» accolé au mot religion? Ce qui est pratiqué par le plus grand nombre? ce qui est exclu de la religion des gens instruits? ce qui correspond à une classe socialement définie? Et alors par où faire passer la frontière entre les deux univers — celui des masses et celui des élites — quand on sait qu'ils se sont interpénétrés? Faudrait-il alors parler de *religion popularisée*? Ces questions, que se pose Cuisenier pour l'art, nous devons nous les poser pour la religion.

À mon avis, s'il est difficile de condamner l'usage du terme «religion populaire», il faut au moins clarifier son contenu. Et pour le faire, il faut, je crois, partir à la recherche de la *religion vécue* — vécue par l'ensemble des fidèles ou mieux par un groupe humain (masse et élite, fidèles et clercs inclus) — par opposition à la *religion prescrite* — prescrite par toute autorité reconnue en ce domaine par le groupe. Une double raison nous y pousse. Il y a, d'abord, une partie de la documentation qui, tout en portant un regard de condamnation sur certaines conduites collectives, nous les fait en même temps connaître: statuts synodaux, mandements épiscopaux, récits de missions (retraites), manuels de confession, cathéchismes, sermons, ouvrages consacrés aux superstitions et à la démonologie, procès, etc., nous dévoilent une culture rurale et magique que les folkloristes nous font connaître par d'autres matériaux. D'autre part, il y a

une véritable dialectique, un échange constant entre les deux cultures (orale — savante): mimétisme de haut en bas, mais aussi communication de bas en haut. Pour s'en convaincre, il n'est besoin que de se rappeler les bénédictions, conjurations et exorcismes (officiels) destinés à protéger hommes et bêtes, maisons et récoltes, mariages et naissances...

C'est pourquoi, dans cette étude de la *religion vécue*, folkloristes (ou ethnologues) et historiens doivent s'épauler et non se boudier. Ces derniers doivent connaître et apprécier à leur juste valeur les travaux des spécialistes des arts et traditions populaires. Mais ceux-ci doivent également convenir que l'histoire leur est indispensable. Grâce à la solidité de ses méthodes éprouvées, à son ancrage dans la chronologie, à son souci de la réalité, l'histoire est nécessaire à la connaissance de l'*homo religiosus*. Plus précisément, et pour employer le vocabulaire d'Alphonse Dupront:

l'histoire conforte et approfondit toute analyse d'anthropologie du sacré. D'abord, pour que l'évident soit mis en place, ce qui nous est attesté aujourd'hui de la durée d'un culte procède d'une quelconque investigation historique, d'un document, d'une architecture, d'une convergence d'informations où passé et présent s'emmêlent dans un matériau objectif. Le témoignage oral diffus, lui, ne s'intéresse qu'à l'épaisseur massive de durée, — en un sens donnée anthropologique sûre de la longue durée. Mais il ne mesure pas. La fixation historique, quand elle est possible et elle l'est plus souvent qu'il ne paraît, cerne des hiérarchies de durée. Ce qui est de soi un document-neuf. Le confronté de ce qui dure et de ce qui passe éclaire les nourritures secrètes.

Science de la mémoire, l'histoire permet un traitement en finesse qui permet d'éviter les généralisations stériles aussi bien que le verbalisme séducteur.

Les historiens de la religion ont donc du travail en perspective, qu'ils empruntent la voie de Louis Rousseau ou celle de l'histoire des mentalités. Qui se mettra le premier à la tâche?

* * *

Du Manitoba nous est parvenu un petit livre simple, bien écrit, intéressant: *Donatien Frémont, Journaliste de l'Ouest canadien*, par Hélène Chaput³. Le personnage étudié a consacré sa vie à la défense des Canadiens français de l'Ouest et ses travaux historiques, comme à plus forte raison ses innombrables articles de journaux, redisent le combat incessant des nôtres dans un pays qui n'est plus le leur. Trop peu de gens connaissent aujourd'hui cette histoire ou feignent de l'oublier. Il fait bon de se la faire rappeler. Comme d'apprendre que le journaliste Frémont a été, de son temps, un critique littéraire qui s'intéressait beaucoup aux auteurs québécois. Un livre rafraîchissant pour les vacances tardives.

Nive Voisine

1. Rousseau, Louis. *La prédication à Montréal de 1800 à 1830, approche religieuse*. Montréal, Fides, (1976). 269 p. (Héritage et projet, 16)
2. Jean Delumeau, *Le Christianisme va-t-il mourir?*, Paris, Hachette, (1977), p. 177-179.
3. Chaput, Hélène. *Donatien Frémont, Journaliste de l'Ouest canadien*. Saint-Boniface, Les Éditions du blé, 1977. 227 p. (Collection Soleil)